

BIOY

DIEGO TRELLES PAZ



BIOY

Roman traduit de l'espagnol (Pérou)
par Julien Berrée

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *Bioy*
© 2012, Diego Trelles Paz.

Et pour la traduction française :
© Libella, 2015.

ISBN : 978-2-283-02785-1

UN

Prenez garde brave chevalier. Il n'y a pas de plus terrible
monstre que la raison.

CORMAC McCARTHY
De si jolis chevaux

1986

Malade, affamée, délirante. Écœurée par l'odeur de sa propre merde à en avoir la nausée. Le pantalon puant collé à la peau. Les jambes molles recroquevillées en position fœtale. Le torse nu et tremblant sous une serviette sale et, entre les avant-bras marqués par les hématomes, les seins lourds qui pendent sur le côté, encore gluants de sperme.

Elle a déjà été violée. Une fois.

Le commandant est toujours le premier et il en est fier. Ça le gêne, par contre, de se sentir observé et c'est pour ça qu'il leur bande les yeux. C'est ce qu'il a fait avec elle. Dans les ténèbres, alors qu'elle craignait la voix du bourreau, elle a reçu le premier coup. Un poing contre la pommette, la pommette qui éclate. La pommette qui éclate et le sang qui coule. Le sang qui coule et les mots qui s'embrouillent. Avertissement inutile : Ne crie pas, sale merde, parle. Mais elle, elle ne sait pas. Mensonge : bien sûr qu'elle sait mais elle endure. Qui dit la vérité ? Peu importe. Vous – femme au foyer, honnête homme, respectable entrepreneur – vous devez interrompre votre lecture. Changez de livre. Changez d'auteur. Comment raconter l'horreur quand elle est plus puissante que n'importe

lequel de mes mots ? Comment nommer ce qu'on a du mal à imaginer ? Mieux vaut s'arrêter, lâcher le stylo, refuser.

Ceci n'a pas eu lieu. Ceci n'existe pas.

[Retour de caméra.]

Est-elle morte ? On ne sait pas. Avoir la bouche pâteuse et le nez cloué au sol ne lui importe plus. Bouger est douloureux. Penser à bouger est douloureux. Elle ne sent plus ses pieds. Elle a perdu ses chaussures au cours de l'enlèvement, même si le froid, sur ses plantes de pied couvertes de blessures à vif, est la dernière de ses préoccupations : d'abord les coups de fouet, puis les mégots brûlants sur la peau, c'est que le commandant fume beaucoup, mon vieux, ils le lui ont dit, mais le vice passe avant tout et puis il a cette manie étrange de les écraser là où on s'y attend le moins, qui la lui fera perdre ?

Les mains qui la redressent sont celles du caporal. Puisqu'elle est morte, elle ne comprend pas pourquoi il la console à voix basse, le caporal ; c'est le même jeune homme qu'elle a senti s'évanouir pendant qu'ils la frappaient, et le commandant, une, deux baffes, en aller-retour : « Debout, Cáceres, bordel ! Ces merdeux vous font de la peine peut-être ? » Le caporal, honteux, se relève : il ne fermera pas les yeux, mon commandant, mais elle sait qu'il ne la regarde pas et à présent sa voix, comme un écho – *ne pleure pas, moi je suis déjà morte, toi tu es encore vivant. Qui de nous deux souffre le plus ?* –, mais lui, obstiné, naïf, la soulève, continue de lui parler à voix basse, la fait marcher.

Peu importe que ce soient ses mains tremblantes qui lui baissent la culotte : un haillon nauséabond qui se défait sous ses doigts. Lui ne ressent ni dégoût ni désir, elle pense être déjà nue mais ne sent plus son corps. Elle se souvient que la fois où elle a été opérée de l'appendicite elle avait essayé, au réveil, d'étirer un bras qui ne répondait pas, comme c'est étrange

de s'en souvenir à présent ; caporal, lâchez ma tête, laissez-la tomber, je viens de sortir du bloc, rien ne pourra la soutenir.

Le jet froid contre ses genoux fait l'effet d'un petit marteau à la recherche de réflexes. Elle ouvre l'œil le moins enflé et le caporal est là, le tuyau d'arrosage à la main, qui la douche comme si Dieu lui pissait dessus. La lumière sur le carrelage blanc brûle ses rétines habituées à la pénombre depuis l'aube. « Si tu essayais avec les mains, ça serait plus facile pour te laver, lui susurre-t-il comme un enfant inquiet et, sur un ton de confiance, il ajoute : Ne t'inquiète pas, je ne regarde pas. » Elle voudrait bien mais elle ne peut pas suivre son conseil : l'eau, qui a d'abord éclaboussé ses genoux, lui mouille à présent les mollets, le duvet du ventre, les deux pieds, mais elle n'arrive pas à se laver, elle ne contrôle pas ses mains. Si elle en avait encore la force, elle pleurerait en s'agrippant au caporal, mais elle sait qu'à l'intérieur elle est à sec.

« Bordel, Caceres ! Mais qu'est-ce que vous foutez ! » s'exclame le commandant depuis la porte, tel un rongeur à l'affût. Même s'il criait, sa voix ne serait pas rauque. Elle est stridente et résonne comme un chœur de rats. C'est un petit homme sinistre et hépatique ; il a le visage d'un raton avec une petite moustache en pointe et deux dents affilées qui l'empêchent de fermer la bouche. Lui, cependant, ne se considère pas comme une mauvaise personne et si quelqu'un venait à lui dire comme ça, *Vous êtes un homme mauvais*, il se sentirait profondément blessé. L'homme qui défend sa patrie ne capitule pas. L'homme qui se bat pour la paix des autres dompte ses peurs. Si vous ne comprenez pas ça, caporal, vous resterez au trou jusqu'à ce que vous ayez compris. Emmenez-moi tout de suite cette ordure à la cuisine et prévenez les officiers que le foot, c'est terminé, on commence une séance maintenant.

Ce que le commandant appelle la cuisine est, ou a été, effectivement, une cuisine ; sans bandeau, elle peut voir les marmites métalliques géantes sur le corps calciné d'un four à pain, une multitude de gobelets en plastique sur le sol aux larges dalles, une louche en bois fixée au mur comme un crucifix. L'odeur d'huile brûlée est aussi intense que la nuit précédente. Les murs sont imprégnés d'une graisse orange et collante. La lumière très blanche des néons donne une atmosphère de bloc opératoire à l'espace délabré. Au milieu de la pièce, elle remarque une table en béton avec quatre entraves fermées tournées vers le plafond. Elle ne s'en souvient pas. Elle se demande alors s'il existe d'autres cuisines et d'autres Elsa dans ce labyrinthe lumineux quand le caporal, qui l'installe sur la table et attache ses poignets sans même forcer, lui demande si elle sait ce qui va se passer. Parce que t'es pas bête, Elsa, merde, regarde dans quel état tu es, et si tu dis ce que tu sais, si tu lâches quelque chose au commandant, n'importe quoi, tu t'en vas sur-le-champ. Et ne lui dis pas encore une fois que tu n'en es pas parce qu'ils savent bien que si, et même si tu les supplies de croire que non, ça sera pire encore parce qu'il n'y a rien qui emmerde plus le commandant que le « je-ne-sais-pas ».

Le rire du capitaine Gómez qui retentit dans le couloir annonce l'arrivée des renforts. Gómez et le sous-officier Franco entrent dans la cuisine verres en plastique à la main en discutant gaiement comme s'ils venaient de débarquer d'une fête. « Heureusement qu'on a vu les pénos, *zambo*¹ », marmonne le

1. Zambo, au Pérou, nom donné aux métis de souche amérindienne et africaine ayant la peau noire. Terme péjoratif, parfois considéré comme une insulte. (Toutes les notes en bas de page sont du traducteur.)

capitaine ; il la regarde aussitôt et, tout en écrasant le mégot fumant qui pendait à ses lèvres, il demande au caporal, du ton amusé qu'il emploie pour raconter ses blagues, s'il est assez con pour aller jusqu'à doucher la détenue comme sa propre gonzesse. Le silence honteux de Cáceres ne dure pas longtemps. Tout en lui pinçant la joue, le sous-officier lui dit : « C'est pas grave, Cáceres, vous allez pas vous chier dessus maintenant, on fait tous des conneries la première fois. » Même si son haleine anisée l'écoeure, le caporal apprécie le ton paternel de sa voix. À la différence de Gómez, Franco est appliqué dans son travail et même saoul, il ne perd pas patience. Souvent, il transige avec les détenus quand les coups et les menaces du capitaine les ont déjà brisés ; il les persuade à voix basse, intercède, non sans un certain esprit de cabotinage, en leur faveur, demande à Gómez qu'il arrête, capitaine, s'il vous plaît, vous allez le tuer. Le simulacre est parfait mais ne trouble ni Gómez ni Franco. Il n'y a rien de plus plaisant pour eux que ces quelques minutes dans la salle de torture pendant lesquelles l'anis et la cocaïne provoquent ce spectacle imprévu, destiné à la victime du jour. Quiconque les verrait ne douterait pas que cette alliance muette entre le capitaine et le sous-officier soit pertinente : une certaine alchimie abstraite, l'aura sympathique des duos comiques du cinéma muet. La comparaison est moins farfelue qu'elle n'en a l'air, il suffit de noter le contraste de leurs physiques pour s'en rendre compte.

Gómez est grand, amérindien, il a le visage déformé par l'acné, et une mince croûte de cheveux lui recouvre le crâne. Quand il parle ou joue au foot avec Franco, il l'appelle « zambo pédé » et « tantouse de zambo », « tapette de mêtèque » et « esclave suceur de bites ». Ses insultes à l'encontre du sous-officier se réfèrent invariablement à la race et au sexe, dans

cet ordre. Franco, lui, est petit et un peu costaud mais, aux côtés de Gómez, il ressemble à un gros nain noir. S'il y a une chose qui le différencie des autres, ce sont ses lèvres épaisses. Les hauts gradés le surnomment Franco le Lippu et le sous-officier accepte ce sobriquet sans broncher. En revanche il ne permet à personne d'autre de l'appeler ainsi ; tout le monde avait entendu parler de la dernière fois où Franco avait perdu patience. Gómez, du moins, s'en souvient avec émotion. C'était lors de la cérémonie de remise des diplômes de fin d'année aux cadets. Le plus vaillant et le plus populaire d'entre eux s'appelait Martín Labarte, un petit dur originaire de Trujillo, distingué avec les honneurs, et qui était déjà bourré. Le type était devenu insupportable, mais il était comme ça et tout le monde le savait et le jour où l'un d'eux, plus courageux que les autres, avait voulu le faire taire, il lui avait décoché un coup de coude avec une violence inhabituelle, puis avait allongé son bras ivre pour l'attraper par le colback et le soulever et l'étrangler jusqu'à ce que l'imprudent vire au bleu et que l'un des colonels lui dise « assez maintenant, Labarte, laissez-le, qu'est-ce qui vous prend bon Dieu ». Et Gómez s'était vautré comme un torchon trempé, plus humilié que blessé de voir ses compagnons l'encercler et, au fond, Franco, silencieux comme toujours, mais avec au visage une expression inédite, comme si quelqu'un avait soudain improvisé un palimpseste maléfique sur sa figure.

Trois mois après cet épisode avec Gómez, le sous-lieutenant Labarte reçut deux balles lors d'un mystérieux affrontement avec le Sentier lumineux dans les environs de Huancayo. On rendit les honneurs à Martín Labarte. On inventa une histoire extravagante selon laquelle il aurait abattu le seul sendériste mort au cours des combats avant d'être attaqué dans le dos.

C'était l'officier Franco qui l'avait vu tomber et avait signalé cette perte au commando d'assaut, Franco le Lippu, qui se trouvait à quelques mètres du défunt lorsqu'on lui tira dessus à bout portant. Depuis lors, comme attirés par un sombre secret connus d'eux seuls, les militaires Gómez et Franco étaient devenus inséparables. Quand l'ingénieur Alberto Fujimori remporta ses premières élections présidentielles en 1990, et alors qu'ils s'attendaient à être déchus suite aux dénonciations sur leur éventuelle appartenance au commando Rodrigo Franco, comme par magie, cette magie terrifiante qui gouverne bien souvent la chance et le destin de leurs compatriotes, les deux militaires furent promus.

2002

Ces pas discrets, ce profil sombre, ce regard fixe braqué sur sa nuque comme s'il ne savait pas, comme si c'était la première fois qu'une ombre le poursuivait.

Il n'y a pas de danger. Il a une grande expérience, il sait garder son sang-froid, il n'a jamais peur. À l'académie militaire, par exemple, c'était lui le mieux préparé et il en rebattait, non sans une certaine arrogance, les oreilles de ses compagnons. Plus tard, au sein du service de renseignements, il s'est entraîné avec succès à la technique de l'OBSUFI (observation/surveillance/filature) ; il a appris à forcer les cadenas, les serrures, les portes, il a su quels déguisements utiliser dans les zones de conflit, poursuivre et disparaître brusquement de la vue des surveillants. Il était le meilleur. Il s'en souvient, et sur son visage se dessine le sourire indulgent du garçon précoce. L'art de la filature est subtil, mais lui aussi a été débutant et à présent, sous l'effet d'une impulsion naturelle qu'il ne parvient pas à comprendre, il décide d'adopter la démarche légère du type qui se croit faussement poursuivi.

Il pense, sans doute, à celui qui le guette.

Quand il accélère, cependant, le traqueur s'emmêle. Il lève les pieds confiant dans le bruit sourd de ses semelles, mais il

ignore que son ouïe de chasseur est sensible. Lorsqu'il s'arrête, l'homme freine brutalement en portant le poids de son corps sur ses deux pieds et en faisant un brusque demi-tour qui, de loin, ressemble à un pas de danse raté. Il ressent, alors, une étrange envie de le former, de faire volte-face et de l'injurier et de lui crier avec dureté que c'est pas comme ça qu'on fait, merde ! qu'il n'est qu'un pauvre con, et que s'il n'avait pas été aussi honnête, maintenant que la vie l'avait baisé, il serait déjà mort.

Il ne le fera pas. Son instinct de survie persiste malgré les derniers coups et lui, Sergio Gómez, ex-capitaine de l'Armée nationale du Pérou, est le premier à le savoir. Il lui reste, au moins, une certitude : il est vétéran de guerre, un sacrifié, un persécuté, un proscrit. Le navire englouti, lui et les autres soldats se sont retrouvés abandonnés en rase campagne. Seul survit celui qui court en zigzags ou qui se cache sous le cadavre encore sanglant de son frère d'armes. Gómez est l'un des rares à y parvenir. Désormais, il vit dans la clandestinité. La fausse idée qu'il se fait d'une épopée le conduit à imaginer une chasse aux sorcières dans laquelle il interprète le rôle du héros incompris. Il sait pourtant qu'il n'aurait pas pu être un héros : il n'a pas d'honneur, pas de valeurs, il ne souhaite de bien à personne, sous son torse il n'y a qu'un dur matelas de courage et un code d'honneur criminel. Qu'est-ce qui lui prend alors ? D'où lui vient ce besoin abject de jouer au patriarce ? Il ne sait pas, il ne veut pas le savoir. Il marche, offrant le dos à l'intrus, et concentre son énergie à réfléchir à ce qu'il lui dira quand ils seront face à face. « Il ne tirera pas. Il a peur. Les animaux savent reconnaître l'odeur de la peur et nous, nous sommes deux chiens. »

L'image née de cette dernière réflexion l'apaise – une longue rue inhabitée, le grondement des bus sur l'avenue Abancay, la lune épouvantable de Lima à dix heures du soir. Gómez se sait

mauvais orateur, mais ne doute pas de ses pensées. En fait, il les trouve même parfois créatives, subtiles, élégantes. Quand ça se produit, quand il parvient à les transformer en courts extraits de film, l'ex-capitaine se sent invulnérable. Il aurait tellement à raconter. Tellement d'idées et si peu de temps. Deux grosses lignes de cocaïne, une bouteille de pisco, un paquet de cigarettes, crayon, papier. De quoi d'autre a-t-on besoin pour écrire ? L'exception, en revanche, est toujours à craindre. Tous ses délires ne se transforment pas en fantaisies cinématographiques, il y a aussi les autres. Il les reconnaît rapidement, dès que se fait entendre le bruit des hélices d'un hélicoptère qui n'arrive jamais. Il est de nouveau à Huamanga, il fait déjà nuit et la patrouille qui transfère les sendéristes n'est pas encore rentrée à la caserne. Hortensio Ramírez, Maximiliano Barrientos, Humberto Cacho, Carlos Cahuatico, Martín del Pomar. Officiers, techniciens et sous-officiers de première, seconde et troisième classe, relégués dans la zone d'urgence, se battant pour la patrie tout en comptant avec angoisse les jours restant avant la relève : c'est presque fini les gars, bientôt à Lima, il se souvient d'eux blaguant, tuant le temps, jouant au football, pleurant ivres, dansant et chantant et buvant jusqu'à ce que, soudain, viennent le doute et la méfiance qui brisent la pénible attente, et la relève qui n'arrive pas, et eux qui se taisent et acceptent et maudissent leur sort et à présent, sans qu'ils s'en soient rendu compte, ils sont déjà en train de dormir par terre au milieu d'un terrain vague poussiéreux, les yeux tournés vers le ciel et la bouche ouverte : leurs corps démembrés, le bourdonnement sourd des mouches nécrophiles, l'horreur du regard qui s'apaise et s'habitue à la mort la plus cruelle.

Gómez se trouve justement là, observant les membres épars de ses camarades de troupe et pleurant contre le vent de la

steppe qui sèche ses larmes. Ce soldat à genoux, ce jeune homme vaincu, cet homoncule inerte habité par la peur, c'est Gómez, notre Sergio Gómez, qui a grandi d'un coup et qui est prêt à présent pour une nuit sans fin. Il ne partira pas de sitôt d'Ayacucho. En fait, il ne partira jamais. Il retournera physiquement à Lima trois ans plus tard, vivant et vigoureux, mais la traînée de sang qu'il charrie derrière lui le suivra où qu'il aille. S'il n'y avait que ça, s'il s'agissait seulement du sang d'autrui et de morts perdus dans la sierra péruvienne, il n'entendrait pas dans ses délires les hélices de cet hélicoptère qui n'arrive jamais, mais il y a aussi le secret – rappelle-toi –, le terrible secret des paysans en marche.

– Tu veux parler de Putis ?

– C'est à ça que je pensais.

– C'était inévitable. Il n'y avait pas moyen de le savoir. C'est comme ça dans toutes les guerres...

– Comment comme ça ?

– Si t'as un cancer, si t'es mourant, il faut extirper la tumeur d'un seul coup. Ce qui est pourri et ce qui ne l'est pas. Tu me comprends ?

Je te comprends. Ceux qui ne comprennent pas, ce sont les paysans de Putis. Les hommes, les pères de famille, les jeunes garçons silencieux qui marchent, une pelle à l'épaule, sur ordre de ton funeste détachement. Aujourd'hui, 13 décembre 1984, jour historique pour cette communauté d'Ayacucho, le gouvernement de l'architecte Fernando Belaúnde Terry vous a confié une tâche héroïque pour le bien du pays : creuser une fosse de dix mètres de long sur dix mètres de large pour construire la première ferme piscicole de la région. Une installation moderne qui bénéficiera de tous les équipements nécessaires pour élever des poissons et des crustacés à trois mille cinq

cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Un travail dur, risqué et sans aucun doute épuisant, mais qui vous apportera, compatriotes de Putis, la prospérité désirée. C'est ce que dit le lieutenant Hurtado. C'est ce que répètent Gómez et les soldats qui, fusil à la main, accompagnent le pas sombre des paysans en marche. Enfonce-remue-retire-jette ! Enfonce-remue-retire-jette ! La voix discordante qui encourage le contingent est celle de Hurtado. Trente-cinq pelles creusent la terre. Trente-cinq hommes suent et se salissent pour la prospérité de leur patrie jusqu'à ce que, du bout des lèvres, comme un présage de mort, surviennent le chuchotement, l'interrogation, l'incertitude.

- C'est quoi une ferme piscicole ?
- C'est un peu comme une piscine ou comme un puits.
- Et pourquoi on a besoin de ça à Putis ?
- Creuse, bordel, et ferme-la.

Le trou de la ferme piscicole est une réussite. Il est aussi grand et aussi froid qu'une fosse commune. Rentre chez toi, *cholo*², et raconte à ta femme et à tes enfants ce que tu as fait pour eux. Demain on passera, on les emmènera faire une promenade, on fera un pique-nique. Vous serez les premiers à la voir. Deux jours plus tard : promesse tenue. Les autorités sont là, devant la porte, de jeunes soldats inexpérimentés vident les maisons et les rues de Putis. Hommes, femmes, vieillards et enfants, tous déjà en file indienne. Combien sont-ils ? Cinquante ? Plus. Quatre-vingts ? Non, plus. Cent ? Presque, presque. Cent cinquante ? Oui, allez, disons que oui, quelle importance vu qu'ils sont tous pareils. Ne perdons pas de temps maintenant. Il faut

2. Terme argotique se référant à la race et à la classe sociale des personnes, en particulier des métis d'origine indigène et africaine, et qui, par extension, englobe tous les individus originaires de la province et de la sierra.

les mettre en rang. Nous sommes ici pour vous aider, pour veiller à votre sécurité, pour vous protéger des assassins, des *terrucos*³. Allez vas-y, *cholo*, entre et tais-toi. Six par six, dix par dix, quinze par quinze, l'un derrière l'autre à la ferme piscicole. Sauf les femmes, bien sûr. Les femmes restent. Juste un petit moment, ne sois pas jaloux. Et alors que commencent les rafales et les cris de désespoir et les pleurs de panique et l'horreur des paysans de Putis qui tombent sans comprendre ce qui se passe, la ferme piscicole du progrès se transforme en tombe, en mausolée secret, en cimetière creusé par ses propres morts.

Il ne reste plus désormais qu'à régler l'image. Réduire le champ, bouger la caméra, sortir Gómez de l'abominable anonymat de ce massacre. Est-il en train de tirer ? On ne voit pas. Peut-être qu'en faisant un plan panoramique, en cherchant parmi les fillettes et les jeunes femmes de Putis qui se font violer entre les arbustes et qui se retrouveront bientôt dans la fosse, une balle dans la tête, on verra que Gómez est l'un des soldats qui prennent part aux réjouissances. Au cœur de la tuerie, entre la clameur et les supplications étouffées de ceux qui tombent, Sergio Gómez fornique avec une femme inconsciente qu'il n'a jamais vue. Il veut qu'elle se réveille, il veut qu'elle le regarde la violer. Il lui donne de grandes baffes tandis qu'il la pénètre, mais la fille, terrorisée, ne répond déjà plus. Lorsqu'il comprend qu'il est en train de posséder un cadavre, il se redresse, tout nu. Il se sent pathétique et furieux et n'est pas disposé à le cacher. « Fille de pute de *terruca*, maintenant tu vas voir », s'exclame-t-il en armant son fusil. Lorsque le doigt cède, le corps tiède, perforé

3. Au Pérou terme péjoratif qualifiant les membres des mouvements armés antigouvernementaux, et en particulier aux activistes du Sentier Lumineux.

et ensanglanté, continue à trembler. Gómez l'observe et ne ressent rien. Pourquoi devrait-il ressentir quelque chose ? Un animal en a bouffé un autre, n'est-ce pas toujours de cela qu'il s'agit ? Moi, un jour, quelqu'un me bouffera et je n'espère ni sa pitié ni sa clémence, mais apparemment vous, vous n'avez pas compris : ici il n'y a ni coupables ni innocents, il n'y a ni bons, ni mauvais, ni personne au milieu, il n'y a rien bordel de merde, c'est tout pareil. Si Dieu existe, il entendra nos prières. S'il n'y a rien, si nous sommes seuls dans ce monde, c'est le hasard qui décidera qui et quand et où. Jamais comment. Le comment est toujours de notre côté. C'est la seule chose qui nous appartienne dans ce brouillard obscur.

Fin de la parenthèse. Cela fait dix-huit ans et toi, Sergio Gómez, tu continues, un peu vivant et un peu mort. Tu as eu de la chance : à Lima, personne ne parle de Putis parce qu'à Lima ce village n'existe pas et s'il y a eu des morts et des viols et des disparitions et des fantômes, mieux vaut les laisser en paix. Mais il n'y a rien eu, non. Tout est inventé. Tout n'est que chimère, tromperie, légende ténébreuse. La guerre au Pérou est finie, messieurs, pourquoi regarder en arrière ? Belaúnde, García, Fujimori, ils ont tous accordé immunité, anonymat, silence complice, et si tu es libre maintenant, c'est parce que toi non plus tu n'existes pas, Sergio Gómez, tu n'es pas présent, tu n'es pas réel, bien qu'il y ait eu quelques incrédules malintentionnés pour en douter, général Dávila, qu'est-ce que vous pouvez dire au pays sur le compte de Sergio Gómez Román, capitaine de l'Armée nationale, participant présumé à la disparition et à l'assassinat de plus de cent habitants des communautés de Cayramayo, Vizcatampata, Orccohuasi et Putis ; participant présumé au massacre de quatre-vingts paysans à Pucayacu et de soixante-neuf autres à Accomarca ; membre présumé du

groupe paramilitaire Rodrigo Franco, responsable de l'exécution du professeur d'université Ciro Aramburú Villanueva, du journaliste Luis Morales Ortega, de l'avocat Manuel Febres, des députés Hiberto Arroyo Mío et Pablo Norberto Li Ormeño ; et membre présumé du groupe paramilitaire Colina, responsable de la disparition et des assassinats de neuf étudiants et d'un professeur de l'université Enrique Guzmán y Valle-La Cantuta, et de l'assassinat de quinze personnes dans le district de Barrios Altos ?

– Qu'est-ce que je peux vous dire, monsieur ? Rien. Qu'est-ce que j'y peux si aucun membre de l'armée péruvienne ne porte ce nom ? Personne, monsieur. Consultez les registres, informez-vous bien, ne faites pas perdre leur temps aux autorités. Il n'y a pas de Sergio Gómez ici. Il n'existe pas.

C'est bien vrai, mon général, Sergio Gómez n'existe pas. Et il le sait bien, lui. Il a toujours été une silhouette, un fantôme, un corps absent. Et lorsque le gouvernement de Fujimori s'est effondré et que le dessin escarpé de son visage a commencé à être mis en lumière, l'ex-capitaine a lutté dans l'ombre pour continuer à rester un spectre.

Et l'autre alors, qui est-ce et pourquoi il le suit ?

Il est temps de le savoir. La trêve est terminée. Gómez gagne l'angle d'une impasse et, avant de se coller au mur d'une entrée, fait pivoter son corps avec la sérénité et la fermeté d'un espion russe. Il ne transpire pas – ne gesticule pas – ne respire pas. Le pistolet à la main, le menton sur l'épaule et le regard dans le vide, il ressemble à une statue humaine dans l'attente d'applaudissements. Si le poursuivant s'arrête ou s'il alterne le rythme de sa marche, il mourra. Si son ombre s'agite, s'il chancelle ou éternue, s'il bâille, il n'y aura aucun moyen de faire marche arrière. Trois coups de feu. Tous dans la tête

pour ne pas le rater. Il l'a déjà fait, tant de fois : le doigt sur la gâchette, le bras tremblant, les cris et les supplications désespérées qui fusent dans tous les registres, ne me tuez pas, monsieur, ne me tuez pas, je vous en prie, tellement puissant, d'en haut, Sergio Gómez, avec son revolver, c'est un dieu pervers et les humains se traînent comme des chiens pour implorer sa clémence jusqu'à ce que la détonation assourdissante les fasse taire et déjà ce ne sont plus des humains, non. Déjà ils ne respirent plus, ne se souviennent plus, ne pleurent plus, n'aiment plus, ne regrettent plus. Ils s'effondrent, grotesques marionnettes aux fils cassés. Et après ils pourrissent quand l'âme les abandonne, ils s'empourprent, gonflent, explosent de l'intérieur. Et c'est bien ça d'ailleurs, la vie. Ne nie pas, ne ferme pas les yeux, ne sois pas triste. Cette saleté, cette escroquerie, cette folie partagée, ce rêve perpétuel c'est la vie qui de toute manière devra un jour nous abandonner comme si elle n'avait jamais été là, comme si tout notre chemin n'avait été qu'un triste et violent battement de cils.

Un son étrange résonne alors. Un son qui dénature le bruit de la rue et glisse sur le ciment de la chaussée, comme si au lieu de marcher le poursuivant se traînait. Pour la première fois un doute mortel envahit l'ex-capitaine. Se pencher, laisser dépasser la tête du coin de la rue, c'est un risque inutile qu'il ne prendrait jamais et, pourtant, c'est ce qu'il est en train de faire et il ne comprend pas pourquoi : lancer les dés, défier le sort, tout perdre, se laisser tomber. C'est un suicide dissimulé même si Gómez n'aimerait pas le nommer ainsi. Suicide est un mot sale. Suicide, c'est la lâcheté et le blasphème et le déshonneur. S'il mourait, s'il tombait dans le piège, s'il baissait la tête, ce serait par imprudence, par inadvertance, parce qu'il est vieux à présent et tellement

fatigué de porter ce poids invisible sur ses épaules. Une goutte de sueur coule soudain le long de son large front. Un chat miaule. Un verre se casse. Quelqu'un observe la scène au loin. Le vent de Lima se tait.

Celui qui arrive ne serait-il pas un infirme ?

Si. Le poursuivant est un jeune invalide loqueteux que sa jambe fait trébucher à chaque pas, oscillant d'un côté à l'autre comme une toupie sur le point de tomber. C'est un homme grand mais gauche que sa constitution fragile, l'obligeant à se courber, semble avoir abîmé. Comment ne s'en est-il pas rendu compte avant ? Il comprend à présent : quelque chose ne colle pas, quelque chose de discordant, mieux vaut assurer le coup et le descendre à bout portant de là où il se trouve mais, alors, l'angle de champ s'ouvre et il rapetisse, et il n'est plus qu'une boule de nerfs qui bouge frénétiquement la tête à la recherche de l'ombre d'un complice, en vain. Comme dans un film d'épouvante, le poursuivant se déplace avec la maladresse comique des zombis. Le poursuivi n'a pas confiance, il attend, haletant, l'apparition soudaine d'autres bêtes sanguinaires missionnées par le diable en personne. L'un des deux devra mourir et ce ne sera pas lui. Gómez a survécu à tout, il est sorti indemne d'attentats, d'embuscades, de balles perdues, de cachots, de fusillades, de bastonnades, comment pourrait-il mourir ici, dans cette discrète comédie d'intrigues ? Orgueil ou honte, ce ne sera pas lui ; pas dans ce couloir infernal, pas comme un rat la gueule ouverte, raide dans une flaque de boue. *Cinq mètres*. Les réflexes reviennent, l'ouïe fine, la précision du topographe, la pulsion criminelle. Il vérifie rapidement au toucher si l'arme est prête : sûreté déverrouillée, percuteur en place, index posé sur la gâchette. *Quatre*. Il n'avancera pas plus. Dès que le canon du revolver dépassera le coin de la

rue, il tirera. Rien ne sert de le menacer. Rien ne sert de le regarder nier. C'est déjà un cadavre. Son moment de grâce est terminé. Il imagine sa réaction lorsqu'il découvrira sa présence et il a une envie malade de se cogner la tête. À quoi était-il en train de penser ? *Trois*. Il aspire l'air humide par le nez, comme s'il humait la fumée d'une cigarette. Il commence le compte à rebours mental, le blocage fugace de son esprit. Il se sent ivre, possédé par ce vieil élan meurtrier qui le pousse à agir comme un animal affamé. *Deux*, et le canon qui dépasse presque l'intersection des rues et lui qui verra la tête de l'invalidé sortir de son axe et le sang gicler, teintant de rouge-noir le gris lumineux de cette scène pour laquelle aucune mise au point ne sera nécessaire.

– Monsieur Sergio, c'est doña Rosa !

On atteint le *un* et il n'y a aucun coup de feu. Le cri nasal de l'infirmier le paralyse. Est-ce possible ? Le nom de sa mère. Son nom. « Monsieur Sergio ! C'est doña Rosa », crie de nouveau en s'étouffant, en respirant avec difficulté, un Marcos affligé, qui a mis fin à la transe. Gómez l'écoute à peine, il essaie de détendre les muscles de son visage. D'un mouvement habile du poignet, il réussit à cacher le revolver. « C'est votre mère, monsieur Sergio... Elle a eu une attaque ! Ils l'ont emmenée à l'hôpital !... Votre mère », s'essouffle-t-il. Sa mère, qui n'est pas sa mère mais sa grand-mère. Sa grand-mère, qui est la mère de l'alcoolique qu'il avait lui-même retrouvée morte, crachant de l'écume par la bouche. Mort aux rats. Corps en piteux état. Yeux jaunes fixés sur un enfant qui ne sourcille pas devant la mort. Une mort douloureuse pour les suicidés misérables d'un misérable labyrinthe qu'on appelle Lima. Suicide est un mot sale. Suicide c'est lâcheté et blasphème et déshonneur. Réflexe : Gómez repousse Marcos avec violence. Il serre ses poings sur

le col de sa chemise et, tout en le secouant, songe une seconde à le rouer de coups jusqu'à ce que mort s'ensuive. « Qu'est-ce que c'est que ces conneries, enculé de paralytique ? Qui t'es bordel ? » gueule-t-il, fou de rage, hors de lui. La bouche de Marcos s'ouvre en coin. Ses sourcils se lèvent et se figent en une grimace d'effroi qui, à travers ses pommettes tendues, met en évidence une horrible cicatrice. Marcos ne comprend pas ce qui se passe et tout ce qu'il trouve à faire c'est de répéter le message : « C'est doña Rosa, monsieur Sergio, c'est moi, Marcos ! C'est votre mère ! »

Marcos, répète-t-il alors – l'infirme. Le seul type au monde qui l'appelle monsieur Sergio. Infirmes et stupides, quand l'a-t-il connu ? Chez sa mère, bien sûr. Un garçon du quartier, un bon petit, mon fils. Il m'aide pour le ménage. Il me change les chaînes de la télé. Il me raconte ses rêves. Il est un peu idiot le pauvre, mais il est très gentil. Les garçons l'embêtent, le frappent, se moquent de lui. Une ribambelle de mufles. Ça serait bien que tu parles avec lui, mon fils, conseille-le. Conseille-le et il apprendra, assurait doña Rosa, et c'est ce qu'il a fait un après-midi, en visite à la maison de Barrios Altos. Fumant dans la piscine et posant à l'idiot des questions que se posent les hommes pour réaffirmer ou contester leur virilité. « T'as déjà tiré une gonzesse, Marcos ? Hein ? Parle, vas-y, c'est pas le moment de faire l'abruti. Viens voir, écoute bien ce que je vais te dire : les filles aiment les petits coqs, les bagarreurs, les fils de pute. C'est toi qui commandes *tout le temps*, et elle, elle dit toujours oui, le jour où elle ose te dire non tu lui fous une volée. Et après tu lui donnes ce qu'elle veut. Tu lui dis je suis désolé. Tu la caresses. Tu répètes absolument toutes les conneries qu'elle veut entendre. Il n'y a pas de honte à avoir, Marcos, merde, personne ne va t'entendre. Si un jour

la petite pute te repousse, si un jour elle joue à la conne ou qu'elle te répond mal, tu l'attrapes par le col, avec force, peu importe où t'es ou avec qui, on s'en fout, tu me l'attrapes par le cou *bien fort* et, en la regardant, tu lui dis que la prochaine fois tu la tues, tu m'as compris ? – Oui, monsieur Sergio ! », répond Marcos en faisant oui de la tête avec l'enthousiasme d'un enfant attardé, et Gómez est certain que le gamin n'a rien compris, qu'il perd son temps avec un animal qui parle. « Et ma mère veut que je lui apprenne à se battre, à ce débile ! » pense-t-il à voix haute puis, constatant que la joie stupide de Marcos ne s'é mouss e pas, il lui donne une paire de tapes militaires, lui sourit avec dégoût et rentre chez lui.

– Ça y est, mon fils ?

– Oui, maman, c'est fait, personne ne viendra plus l'embêter.

Depuis la fenêtre de la cuisine, mère et fils, grand-mère et petit-fils, observent en silence la démarche d'éclopé de Marcos. Il va trop lentement et Gómez ne remarque pas son sourire farceur. À cet instant précis, il ne le distingue pas non plus sur le visage figé du jeune homme qui continue à répéter la cantate de la vieille agonisante. « C'est Doña Rosa, monsieur Sergio, s'il vous plaît. Votre mère, elle est en train de mourir ! » *Mère est en train de mourir*, il assimile alors lentement l'information, la répète et doute juste une seconde, et c'est à ce moment-là, quand il desserre ses poings étreignant la chemise de Marcos et qu'il lui demande d'une voix étouffée où ils l'ont emmenée, qu'il tourne le dos à l'infirme. Il pressent trop tardivement la pué rilité de son erreur. À peine vingt secondes plus tard, il fait de nouveau face. Un homme de dos est un homme mort. Un homme distrait, stupide, lent est un homme mort, et un homme mort, espèce de connard, met toute la troupe en danger. Ni au *terruco* ni au curé ni au gosse ni au chien ni

à aucun de ces fils de pute d'Indiens on ne tourne le dos. Le premier connard que je vois distrait en patrouille, le premier abruti que je vois faiblir, je le pends par les couilles et je le fous au trou. Ce sont ses mots. Le souvenir est bref et intense. Après cette réminiscence de bravoure, il pressent la fin.

Sergio Gómez ferme les yeux, résigné, avant de percevoir cette petite explosion qui pénètre sous sa nuque en brûlant. Le coup de feu de l'infirmier a été si rapide et si efficace qu'au moment où il gît, bouche ouverte sur le trottoir, observant terrifié son corps se maculer de sang, il l'admire. Marcos redevient lui-même. Il se redresse en étirant les épaules et en cambrant la colonne vers l'extérieur. L'invalidé est de nouveau agile et fort comme un tigre. Son rire, criard. Son regard, maladif. Il pose une botte sur le cou de l'ex-capitaine agonisant et, souriant, délirant, il lui dit lentement :

– Monsieur Sergio, écoutez-moi bien, s'il vous plaît... Dès que vous serez mort, j'irai chez vous, j'embrasserai Doña Rosa sur le front et, ensuite, je vais la baiser, vous m'avez compris ? Je vais lui mettre un manche à balai dans le cul et puis je lui couperai la tête...

Gómez pousse un cri épouvanté mais ne parvient déjà plus à émettre le moindre son. Le sang accumulé dans sa trachée l'asphyxie. La botte de Marcos a cessé de faire pression sur son cou, mais il la sentira, quelques secondes plus tard, furi-bonde contre sa figure ensanglantée, frappant et broyant son visage et son crâne. Un œil explosera. Apparaîtront alors par les plaies béantes la chair et les liquides sanguinolents qui nouent cette masse déshumanisée et monstrueuse qu'est devenu Sergio Gómez. Quand les convulsions commenceront, Marcos aura cessé de le frapper. Il allumera une cigarette et, accroupi, il regardera tranquillement sa victime expirer.

L'agonie durera une minute. Deux, tout au plus.

Une heure plus tard, le cadavre nauséabond de l'ex-capitaine sera photographié par une meute avide de reporters et de curieux. Le jour suivant, les journaux *El Chino*, *Ajà* et *Extra* en feront leur une et vendront une grande quantité d'exemplaires. Le corps décapité d'une vieille femme sera retrouvé sur l'une des rives immondes du fleuve Rimac. Sa tête aux cheveux raides et blancs ne sera jamais retrouvée.

1986

Elle les regarde en contre-plongée, haussant le menton et contractant les veines du cou en signe de résistance. Bien qu'elle soit étendue toute nue et les bras en croix, la sensation apocryphe d'une tombe ouverte, d'un corps inerte sur le point d'être enterré, lui semble moins effroyable. Son point de vue est celui de la moribonde agonisant dans la salle des urgences. Les visages qui l'entourent portent des masques et des pinces et des gants, et ils se battent pour lui sauver la vie. Son point de vue est celui de la femme évanouie en plein centre de Lima. Celui qui la baigne depuis là-haut c'est le soleil de Lima, qui rougit ses joues pendant que les curieux lui font de l'air et réclament le calme à grands cris. Son point de vue est celui de la petite fille qui dort sur le dos, allongée sur les pierres angulaires de La Punta. Son père et sa mère et ses frères à la plage le dimanche : même si l'argent manque, il faut se faire plaisir de temps en temps, petite Elsa, regarde comme est belle la mer du Callao, un jour nous vous emmènerons loin, tout droit dans les îles, toute la journée en promenade, sur un bateau énorme et puissant comme celui du patron, et tu n'auras plus besoin de porter tes petits vêtements pour te baigner, ma fille, tu seras une sirène et une princesse de la mer. Mais n'ouvre pas

les yeux, Elsa, non. Si tu les ouvres maintenant, tu reviendras. Laisse-moi t'aider. Ne me laisse pas continuer. Repousse-moi. Si tu entends ma voix, ils viendront te chercher.

– À qui tu parles, ma chérie?... Ou t'as déjà commencé à parler toute seule? – c'est celui à la voix rauque; celui aux pommettes saillantes; celui qui a des boutons sur la figure; celui qui semble le plus cruel (mais non); le plus saoulard; celui qui raconte des blagues. Ça y est tu dérailles ma cocotte? déjà?... Maintenant tu vas voir salope de *terruca*, maintenant tu vas voir comment toute ta folie va s'arrêter si tu ne te mets pas à chanter...

« Mon capitaine ! » l'appelle soudain le caporal, avec plus de peur que de respect, mais Gómez ne répond pas. Il se contente de le regarder, mi-amusé, mi-effrayant. Elle le distingue à peine de là où elle se trouve. Son champ de vision est obstrué par le sinistre visage de Gómez et par l'enflure démesurée de ses yeux. Idéalisant l'image du jeune homme qui avait voulu l'aider, au prélude de ce qu'elle devine mortel, Elsa s'aperçoit qu'elle pense à lui, sans même s'en rendre compte. Quel était son prénom? Elle ne savait pas. C'était le caporal Cáceres, tout simplement. Quel âge avait-il? Pas plus de vingt ans. La douceur de sa peau cannelle, la couleur de ses joues, ses battements de cils fiévreux, ses yeux verts tristes, son regard humide et affligé, sa fragilité stoïque, n'étaient-ils pas les leurres de son manque d'expérience, de sa résignation, de sa pudeur juvénile? Oui, Sans doute... Et alors – songe Elsa avec une certaine violence – il n'y avait entre eux que deux années d'écart: loin de la cuisine, ils auraient pu être amis, cousins, fiancés ou amants, et lui aurait pris sa place, oui; il aurait accepté ce sacrifice pour elle, ici et maintenant, les poignets attachés, roué de coups parce qu'il restait silencieux, électrocuté à la

*picana*⁴, souillé de crachats et de sperme et de ses propres excréments, brûlé par les cigarettes que le commandant lui aurait lentement éteintes sur la plante des pieds.

La voix de Cáceres, répondant au regard du capitaine par une phrase longue et sans pause, coupe court à toute introspection. Bien que la phrase du caporal semble empreinte de théâtralité et a tous les accents d'un supplice, Elsa ne peut pas l'entendre. Au bruit de fond de la cuisine s'est substitué un bourdonnement d'insectes qui s'intensifie jusqu'à évoquer la paranoïa acoustique d'une ruche. L'image règne. Gómez répond à la requête inaudible du caporal en lui assénant du tac au tac une baffe qui le jette à terre. Ensuite, accroupi sur lui, paumes aux genoux, dos courbé, il lui hurle dessus. Qu'est-ce qu'il lui dit ? On n'entend pas. Effet psychotique des films d'horreur. Distorsion d'épouvante. À l'arrière, le premier et unique mouvement du sous-officier Franco est une main levée en direction du capitaine que personne ne remarque, à part elle. Encore plus loin, à l'arrière-plan, impassible et silencieux comme un personnage de cire, le commandant. Qui le verrait ainsi immobile penserait qu'il est resté muet devant tant d'infamie et qu'il s'agit d'un geste naturel de repentir. Ce n'est pas le cas. Le commandant aime les malentendus, l'improvisation, le jeu abject de la double personnalité. Dans le fond, ce qui le captive réellement, c'est l'interprétation. Même lorsqu'il viole les détenues, quand il jouit de les voir se tortiller de dégoût, l'idée que quelqu'un puisse le filmer ne lui semble pas absurde. Peut-être que ce détail mnémotechnique explique en partie cette sobriété initiale : il n'y a rien de plus intimidant

4. Instrument de torture inspiré de la gégène délivrant des décharges électriques utilisé par les forces péruviennes au service de la dictature.

que le silence, pense-t-il. Ce que le commandant ne sait pas ou qu'il ignore sciemment, c'est que son mutisme serait une parodie violente de sa bravoure, n'étaient-ce ces deux grandes dents qui, incrustées sur sa lèvre inférieure, lui donnent un air démoniaque d'enfant rat.

Combien de temps restera-t-il au repos ? Gómez ne fléchit pas dans son rôle de patriarche dur à cuire et donne des coups de pied dans les côtes du caporal ; Franco ne parle pas, il marmonne à peine sans aucune conviction, il semble plus intéressé par l'anisette dans le gobelet en plastique qu'il tient du bout des doigts ; Elsa entrouvre la bouche, crispe ses mâchoires de douleur : le son âpre de la ruche éclate dans ses tympanes et fait pression pour sortir de ses oreilles, comme un liquide cérébral. Ni la victime ni les bourreaux ne se doutent que ce simulacre involontaire représenterait l'acte majeur d'un théâtre cathartique, avant-garde en temps réel, répétition d'un art-miroir, limites qui se confondent entre scène et salle, acteurs et public ; celui qui refuse avec une ferveur religieuse la macabre psychologie des êtres humains devrait les observer sur scène. Il n'y a pas de Dieu ici. Au moment où tombe le masque de peau qui couvre nos entrailles sanguinolentes, et que nous devons accepter que les hommes ne sont qu'organes et os et viscères sur le point de pourrir, il n'y a pas de Dieu possible. La déité s'obscurcit, la foi se dépouille de ses artifices, les humains se découvrent en créatures peureuses, éduquées pour refuser avec vigueur leur inévitable déclin.

– Ça suffit !

Le commandant rongeur crie soudainement de sa petite voix de lutin. Elle pense que Cáceres pleure recroquevillé sur le sol, mais elle se trompe : aussi fragile qu'il puisse paraître, le caporal ne pleure jamais devant personne. Le sifflement diabolique de

ses cordes vocales parvient à faire cesser le bourdonnement animal. Dans les tympanes fatigués d'Elsa seule une brève explosion semblable à celle des pétards de Noël est audible. Maintenant, elle peut entendre. Le caporal se redresse peu à peu. Gómez se retourne sans l'aider à se relever et, accompagné de Franco qui est déjà debout, comme un duo de gangsters à l'abri derrière le dos du meneur, ils se dirigent lentement vers elle. La lumière blanche du néon, qui éclaire crûment la cuisine, amplifie l'effet sordide de leur procession. Mourir maintenant, rapidement, prisonnière de son dégoût du sacrifice, cela relèverait du miracle, mais Elsa ne croit pas aux miracles. Enfant, oui ; aux miracles et au Christ et à la rédemption divine et à l'esprit essentiellement bienveillant des hommes. Quand est-ce que cela s'est éteint ? Ce n'est pas à cause de nous, Elsitita, ta mère t'a déjà dit que tout ce que nous avons, aussi peu que cela puisse paraître, nous le devons au Seigneur. Si on se conduit mal, si on est scélérat et profiteur et vil envers ses frères, on paie toutes ses dettes, là-haut au ciel, devant les yeux de Dieu qui est amour et lumière et espérance. Ce sont peut-être les livres. Peut-être les camarades, l'université, la pauvreté, les réunions clandestines après la classe. C'est peut-être Abel, encore libre dans les entrailles décadentes de Lima. Combattant et résistant et la pleurant en silence, Abel, le camarade Leoncio, le garçon aux yeux noirs et ronds et à la bouche mentholée. Comment ne pas l'invoquer maintenant que cette table de torture se transforme en cage et en lit de mort ? Abel, Abelito aux bras de chêne et au petit grain de beauté au-dessus de la bouche. Ne regarde pas la serpillière qu'ont fait de moi ces chiens de traîtres, mon cœur et mon esprit sont intacts. Amoureuse, vulnérable, vaincue, je suis encore une partie de toi. Si je meurs bientôt ce sera de fatigue et de peine et de rage

de ne plus jamais te revoir. Je ne me brise pas – je ne renonce pas – je ne cède pas. Je ferme les yeux et je me souviens. Je ferme les yeux et le cauchemar n'existe plus et nous sommes ensemble, de nouveau, toi qui me tiens par la main et moi qui accepte, heureuse, même si je te dis non, attends un petit peu, j'ai peur. Et alors, Abel attend. Entre les fins de journées à batifoler dans les petits parcs dérobés de l'avenue et les tournées de bière dans les bars improvisés à la sortie de la cité universitaire, Elsa fait la connaissance des amis secrets d'Abel. Il y a par exemple cette fille impulsive aux gros seins qui fume Hamilton sur Hamilton, et qui lui ressemble tellement. « On pourrait être sœurs jumelles », pense Elsa en la voyant. Alors qu'elle est censée étudier l'anthropologie, qu'elle connaît sur le bout des doigts la vie et les secrets des professeurs, et qu'elle est présentée comme l'instigatrice des nombreuses actions étudiantes à l'université, Elsa ne l'a jamais vue en classe ni dans les couloirs ni dans les jardins de San Marcos. Son nom est Myrna. C'est sous cette identité qu'elle la connaît et c'est comme ça qu'elle l'appellera jusqu'à ce qu'elle découvre l'autre : « Son nom de guerre », dit Julián, qui n'est pas non plus Julián mais Le Minus, comme le surnomme Abel. Il n'étudie pas à San Marcos ; d'ailleurs, il n'a même pas terminé le collège. Il est receveur sur la ligne 10, la ligne blanche et violette, trajet San Juan de Miraflores-Cementerio El Ángel. Il est arrivé de Huancavelica avec son père à l'âge de treize ans ; un an plus tard il était orphelin.

Teófilo, lui, est plus silencieux, voire plus sinistre. Grand et maigre, visage hâlé encadré d'une ample chevelure et recouvert d'une barbe irrégulière, très brune, qui descend de sa joue jusqu'à sa pomme d'Adam. Il porte toujours le même pull rouge sang et un bonnet inca en laine, qui cache les deux

sillons de calvitie qui ont déjà commencé à lui agrandir le front. C'est un type particulier : introspectif, grave, le regard profond et peu loquace. Il reste interminablement hermétique et mélancolique jusqu'à ce que, brusquement, il se lance, avec une fureur contenue, dans de longs monologues voluptueux, truffés de références et de citations mal mémorisées, imprégnés de la fougue désordonnée de ses lectures, de ses souvenirs et de ses rêves. Toujours à ses côtés, petite et rose comme une nonne belge, Blanca, sa femme. Elle et Abel sont les seuls Liméniens du groupe. Un peu pour rire, et un peu aussi par jalousie, le Minus les appelle « le couple antithétique ». La formule est saluée par Blanca d'un sourire sincère, mais Teófilo ne l'approuve pas. Lorsqu'il l'entend, il fixe le Minus d'un regard aussi indigné que menaçant. C'est justement grâce aux indiscretions et aux plaisanteries de Julián qu'Elsa, cinq mois avant son baptême, lors d'une soirée au cours de laquelle rien ne semblait devoir se passer, entendit parler pour la première fois du Socorro Popular (SOPO).

Abel, Myrna, Julián, Teófilo et Blanca, tous sous leurs pseudonymes, remplissaient différentes fonctions au sein du SOPO, un organisme créé par le Sentier lumineux qui, depuis son apparition en 1981, s'occupait de l'aide médicale, de l'assistance légale, de la propagande et des nouvelles recrues dans les bidonvilles, les quartiers populaires, les usines et les universités. Grâce à son efficacité et au vu de la faiblesse de la structure partisane du Sentier à Lima, cet organisme a été renforcé militairement par Abimael Guzmán et, à partir de 1985, après la création de détachements, de milices et de commandos de la mort, il a été considéré comme un comité dépendant de la direction centrale. Au cours de la célébration de la « Troisième conférence du Comité central » du Sentier en 1983, la phase

du « Grand Saut », divisée en quatre campagnes, fut ratifiée ; elle avait pour objectif la réorganisation et le renforcement de toutes les instances de l'appareil liménien (les détachements spéciaux ; les centres de résistances ; les organismes créés ; les groupes d'appui) et l'établissement définitif du travail séditieux dans la capitale. Fin 1985, au début de la quatrième campagne du « Grand Saut » sous la houlette des dirigeants, Teófilo, Abel et Blanca accordèrent un vote de confiance à Elsa : elle ferait partie du commando d'anéantissement sélectif en charge de l'exécution du dirigeant de l'APRA⁵, José Arriaga Delgado. C'est Abel qui, tentant de minimiser ses craintes et ses doutes, l'en informa. Il avait vécu la même chose, Elsa : il était terrorisé, fou, désespéré, et toutes les nuits il pleurait comme un enfant, mais il savait qu'il n'y avait pas d'autres choix, que toute guerre implique des sacrifices et que la sienne était la plus juste et la plus nécessaire de toutes s'ils voulaient changer le cours de l'histoire. Grâce à lui, Elsa ne devrait pas abattre la Cible. Elle aiderait Myrna, la secrétaire de la cellule du SOPO, dans les tâches de planification, d'évaluation, d'exécution des plans et de remise des rapports périodiques sur les activités quotidiennes de la Cible. Oui, elle serait présente le jour de l'attentat et passerait le coup de fil de rigueur au domicile de la Cible pour s'assurer de sa présence.

Est-ce qu'Elsa accepta ? À sept heures le matin du 12 décembre 1985, depuis une cabine téléphonique à un demi-pâté de maison du domicile de la Cible, Elsa composa le numéro d'Arriaga Delgado et demanda à lui parler. « Monsieur est en train de prendre sa douche », dit la servante, qui s'enquit ensuite

5. APRA (Alianza Popular Revolucionaria Americana), mouvement et parti politique péruvien fondé par Victor Raúl Haya de la Torre.

de deux choses : 1) qui était-elle, et 2) avait-elle un numéro de téléphone pour que monsieur puisse la recontacter. Elsa répondit que, justement, c'était la compagnie de téléphone qui l'appelait, qu'ils faisaient des essais dans le secteur, que ce n'était pas urgent, qu'elle rappellerait si des problèmes techniques se présentaient. *Est-ce qu'elle suivrait le dirigeant comme une espionne, prendrait des notes sur ses habitudes et sur ses horaires, vérifierait minutieusement l'accès aux rues et les chemins les plus rapides pour s'échapper ?* À sept heures trente du matin ce même jour, José Arriaga Delgado, avocat de profession, quitta son domicile de la rue Tacna du quartier liménien de Magdalena del Mar. Comme tous les matins, avant de partir au travail, il prit une tasse de café au lait, une tartine de pain beurré et de la confiture en compagnie de Marta, son épouse, une femme fidèle et dévote qui était, après trente-huit ans de mariage, encore profondément amoureuse de lui. Leurs enfants, Ricardo et Úrsula, travailleurs compétents et honnêtes, avaient l'habitude de leur rendre visite le week-end. Úrsula avait deux fils que Don José adorait secrètement. Ricardo n'était pas encore marié et n'avait pas la moindre envie de s'engager dans l'immédiat. C'était un jeune militant de l'APRA, il admirait Victor Raúl Haya de la Torre et Armando Villanueva, et rêvait d'occuper un jour le poste de secrétaire général du parti. *Aurait-elle un revolver pour se défendre ? Abel serait-il à ses côtés si jamais elle restait paralysée ? La protégerait-il ? S'enfuirait-elle avec lui ?* À sept heures trente et une du matin, alors que le docteur Arriaga se dépêchait de rejoindre sa voiture, il fut intercepté par trois assaillants cagoulés – deux hommes et une femme – qui tirèrent à bout portant, visant le cou et le thorax. Le coup de grâce, tiré à vingt centimètres, lui détruisit complètement l'os frontal. Ce fut la femme qui

le donna. « Elle était petite, un peu forte, le pistolet semblait plus grand qu'elle », diront plus tard les rares témoins. *Et après quoi ? Le refaire de nouveau ? Vivre au jour le jour, avoir une double vie ? Mettre en danger sa famille et ses amis ? Ne plus jamais être la même, ne pas pouvoir revenir en arrière ?* Blanca était la leader du groupuscule. Elle ne s'en doutait même pas. Elle aurait juré que c'était Teófilo, mais quand elle vit cette minuscule femme cagoulée faire feu sur Arriaga en pleine tête, elle n'eut plus de doutes. Tout alla très vite. Blanca grimpa sur une moto conduite par le Minus, qui passa en trombe à côté du mort. Abel et Teófilo s'éloignèrent sans attendre que Blanca en finisse avec Arriaga. Elsa les vit courir et tourner au coin de la rue en ôtant leur cagoule. La disparition d'Abel – le fait qu'il la laisse seule à cent mètres du cadavre encore tremblant de l'avocat – la terrorisa. Était-ce un test ? Quand Marta ouvrit la porte de sa maison et qu'elle vit son mari au milieu d'une flaque de sang, elle courut jusqu'à lui en criant comme une bête devenue folle, puis s'évanouit sur son torse. Les témoins commencèrent à s'agglutiner autour d'elle. On entendait les sanglots, les requêtes pour des médecins et des ambulances, les appels au calme et le murmure colportant les différentes versions sur l'enchaînement des événements et sur le nombre d'assassins, l'identité de la victime et la raison de ce meurtre. Quand la foule commença à grossir et à devenir incontrôlable, Elsa se rendit compte qu'ils l'avaient laissée volontairement. Elle était là en tant que témoin et informatrice, pour se faire l'écho d'une histoire déformée, pour contredire les curieux, comme cette voix féminine qui rôdait et parlait avec tout le monde. Malgré ses lunettes noires et ses cheveux attachés en chignon, Elsa ne tarda pas à la reconnaître. C'était Myrna : son miroir, son double, sa sœur jumelle. Le petit sourire qu'elle lui adressa,

durant le bref instant où leurs yeux se croisèrent, semblait lui dire de ne pas avoir peur, qu'elle n'était pas seule, que c'était terminé, qu'elle avait une nouvelle famille. Les sirènes de police qui approchaient du lieu du crime poussèrent Myrna à la serrer subitement dans ses bras, comme si elles étaient deux amies aux penchants morbides qui se retrouvaient sur une scène truculente. « Va-t'en maintenant », lui glissa-t-elle doucement à l'oreille avant de se perdre dans la foule.

– Aujourd'hui c'est le baptême du caporal, dit le capitaine Gómez.

– À partir de maintenant, camarades, Elsa est morte. Pour le parti, pour tes frères, pour tous ceux qui mènent la guerre populaire contre ces chiens de bourgeois et contre le régime proaméricain du traître et du génocidaire, Alan García, au nom de notre cher et héroïque président Gonzalo, le phare lumineux de la révolution mondiale, et au nom du Parti communiste du Pérou, je te baptise Ruth. Frères révolutionnaires, souhaitons la bienvenue à notre camarade Ruth ! fit Blanca.

– Des trucs du commandant. Il l'a à la bonne le caporal. J'ai une théorie, zambo, je crois que Cáceres aime les hommes, qu'est-ce t'en penses ? dit Gómez.

– Caporal Cáceres, levez-vous, putain, qu'est-ce qui vous arrive bordel de merde ? dit le commandant, en tâchant de se montrer sévère.

À quelques centimètres d'Elsa, ses petits yeux à demi fermés entament un lent et méticuleux plan large sur son corps abîmé. Elsa reconnaît immédiatement sa voix. L'homme qui l'a bafouée et torturée la nuit précédente est un animal répugnant. Malgré les violentes nausées qui contractent son abdomen, son organisme est si faible et si détraqué que le vomi ne réussit pas à dépasser le niveau de sa trachée et reste suspendu entre son

estomac et sa poitrine. Si seulement elle pouvait l'expulser, si seulement elle pouvait le cracher comme un jet monstrueux, et le brûler et le défigurer avec toutes les immondices visqueuses que sa fureur a engendrées, elle pourrait respirer tranquillement, vaincre le flux descendant du vertige, abandonner ce monde, libérée des soupirs d'angoisse qui l'étouffent.

– Si j'ai bien compris ce que me dit le capitaine Gómez, tu préfères rester muette. Mais voilà, chère Ruth... Ruth ou Elsa, comment tu préfères qu'on t'appelle ? Même si à ce stade je pense que cela n'a plus trop d'importance, j'utiliserai donc ton nom de guerre, si ça te va : camarade Ruth, hein ? C'est comme ça qu'ils t'appelaient, petite connasse ? C'est comme ça qu'ils t'appelaient quand tu tuais des enfants et des innocents ?

– Le commandant t'a posé une question, putain, réponds ! braille Gómez.

– T'es dans la merde, petite. T'es encore jeune, comme le caporal. Tu ne devrais pas être ici. C'est triste, c'est sûr. Mais en plus t'es têtue, t'as tout gobé de cette histoire révolutionnaire. Tu n'as pas compris la gravité de tout ça ? J'aimerais t'aider, mais je ne peux pas ; si tu n'ouvres pas la bouche, si tu ne dis pas ce que tu sais, malheureusement, je ne pourrai pas.

Les premières paroles du sous-officier Franco sont si sereines qu'elles semblent décalées. Elles amusent Gómez. Les rares fois où le zambo ouvre la bouche, le capitaine a cette impression que Franco aurait aimé être curé ou juge plutôt que militaire.

– Caporal, qu'est-ce que vous attendez pour vous lever bordel !

– On t'a dit de te lever, tas de merde !

– Oui, mon commandant ! Oui, mon capitaine !

– Caporal, venez ici. Répondez : vous connaissez la détenue ici présente ?

- Non, mon commandant !
- Ne mentez pas caporal ! Vous connaissez la camarade Ruth, oui ou non ?
- Non, mon commandant !
- Alors pour quelle putain de raison tu l’as douchée, trou du cul ! – le cri aigre de Gómez l’interrompt.
- La détenue était malade et sale, mon capitaine.
- Caporal Cáceres, vous savez pas qu’ici on suit les ordres des supérieurs ? Vous savez pas que vous pourriez aller au trou immédiatement pour insubordination ? – le ton pâteux et didactique du sous-officier calme l’animosité des militaires, et met un terme à la discussion.
- Écoutez-moi bien, caporal. Venez, approchez sans crainte. Vu que vous ne connaissez pas la détenue, je vais moi-même vous la présenter – le commandant plonge sa main dans sa poche et en sort un paquet de cigarettes ; dès qu’Elsa le voit agiter l’emballage et porter une clope à ses lèvres, elle se met à trembler. Vous fumez, caporal ?
- Non, mon commandant.
- Vous faites bien... Moi, j’ai pensé arrêter, mais c’est compliqué. Y a beaucoup de tension en ce moment à Lima, beaucoup de désordre et fumer, ça détend – le sous-officier offre du feu au commandant ; il lui allume sa cigarette en tenant fermement l’allumette, formant au creux de ses mains une cavité illuminée. Merci sous-officier, bien aimable. Bon, caporal, comme je vous disais, Lima est plongée dans le chaos et notre travail, comme vous le savez, est d’y mettre de l’ordre. C’est pas facile. C’est pas facile et personne ne veut le faire. Des jeunes filles comme la détenue, comme ses sœurs... merde, comme mes propres filles !... Elles se trouvent toutes face à un danger permanent parce que Lima n’est plus sûre,

vous m'entendez ? Tout part en couille. Y a des assassinats, des coupures de courant, des enlèvements, putain, Lima ressemble à Ayacucho. Y a des voitures piégées, non ? dans les supermarchés, les cinémas, les restaurants, devant les chaînes de télévision. Tu marches tranquillement dans la rue sans faire chier personne et soudain boum ! tout vole et t'existes plus et t'as aucune putain d'idée de pourquoi t'es mort, pas vrai ? Notre maison est infestée de cafards. C'est une invasion ici et personne ne sait trop bien quoi faire – le commandant respire. Vous, caporal, dites-moi : si la maison de vos parents se remplissait de cafards, qu'est-ce que vous feriez ?

– Je les exterminerais, mon commandant.

– Exactement, Cáceres, exactement. C'est justement le mot que je cherchais. Une invasion c'est comme la peste, une tumeur maligne qui menace de dégénérer en cancer. Si on ne la retire pas, si on ne l'extermine pas, si on ne l'arrache pas intégralement d'un coup, elle grossira de nouveau et prolifèrera, pas vrai caporal ?

– Oui, mon commandant.

– Je suis ravi, caporal, ravi que vous pensiez comme moi. Bon, maintenant, cette jeune femme que vous voyez là, que vous avez douchée sans mon consentement, ni celui du capitaine Gómez, ni celui du sous-officier Franco parce que... c'est une fille très jolie, non ? Oui, bien sûr, et j'aimerais penser que vous l'avez nettoyée parce que, comme vous avez dit, la pauvre, elle était sale... Alors, caporal, dites-moi sincèrement, la détenue, est-ce qu'elle vous plaît ?

– Non, mon commandant.

– Parlez comme un homme, putain ! La détenue, elle vous plaît ou elle ne vous plaît pas ?

– Non, mon commandant.

– Quoi..., vous aimez les hommes, alors ? Vous êtes pédé, caporal ?

– Non, mon commandant !

– Non, quoi ? caporal !

– Non, je n'aime pas les hommes, mon commandant !

– Très bien, caporal, parfait. Donc : la camarade Ruth vous plaît, oui ou non ?

– Oui, mon commandant !

– Voilà, caporal, voiiiiilà. C'est comme ça qu'on parle. Moi aussi elle me plaît la camarade Ruth, elle est bien appétissante. Pas vrai, capitaine, qu'elle est appétissante ?

– Très appétissante, commandant.

– Oui, eh bien, capitaine, dommage, hein... – le commandant tire sur la cigarette qui est sur le point de s'éteindre, avale la fumée et ensuite la recrache en faisant plus de bruit que nécessaire. Dommage qu'elle soit muette... La camarade Ruth n'aime pas parler. Pire : ça l'emmerde. Mais je sais qu'elle peut le faire et que, en plus de parler, elle sait crier bien fort. C'est ce qu'on va vérifier, Cáceres, et vous allez m'aider, pas vrai ?

– Oui, mon commandant.

– Très bien, caporal. Maintenant on va faire en sorte que la muette parle *bien* fort – la main tendue, le commandant approche la cigarette. Camarade Ruth, vous avez des seins bien trop gros, vous vous en êtes rendu compte ? Ils sont très très gros vos seins, et j'imagine que ce n'est pas commode pour votre dos ; donc, je vous explique : par courtoisie, l'Armée nationale du Pérou va immédiatement vous arranger ça, qu'est-ce que vous en dites ? Le caporal Cáceres ici présent va vous aider. Il va vous les réduire gratuitement avec son laser ultra-spécial, pas vrai ?

– ...

– Caporal ?

– ...

– Eh, connard ! T’as pas entendu le commandant, putain !

– Oui, mon capitaine !

– Et qu’est-ce que t’attends bordel, tu veux finir au trou ?

– Ne fais pas le malin, fiston. Fais ce qu’ils te disent.

Le conseil du sous-officier Franco est prononcé avec si peu d’emphase que l’on dirait le murmure incompréhensible d’un étranger. Le message, par contre, est clair, direct et plus efficace qu’on ne pourrait croire, car la cigarette dans la main du caporal a déjà commencé à descendre. Quelques secondes avant qu’il n’enfonce le bout incandescent de la clope dans l’un de ses seins et que l’odeur pestilentielle de viande grillée ne se répande dans la cuisine, Elsa lâche un hurlement d’animal que le capitaine Gómez fait taire brutalement d’un coup de poing. « Tu vas parler maintenant, oui ? Terroriste de merde ! » Entre veille et inconscience, Elsa ne se rend pas compte qu’elle ne contrôle plus du tout sa voix. Sa gorge commence à émettre un râle pitoyable, d’agonie, qui se mélange et se confond à sa respiration. « Très bien, la muette, très bien. Maintenant, reste tranquille. Respire, respire un peu. T’endors pas tout de suite, on vient juste de commencer... »

La dernière chose qu’elle distingue avant de perdre connaissance, ce sont les doigts nerveux du caporal qui s’agitent au niveau de son ventre, libérant non sans mal la boucle de la sangle, remuant frénétiquement sa ceinture comme si un froid soudain avait envahi son corps et qu’il était sur le point de tomber...

2003

La première fois qu'il lui avait rendu visite, il avait poliment refusé de le voir. Ce n'est pas qu'il cherchait à l'éviter ou qu'il avait décidé de renoncer pour toujours à sa foi. Rien de tout cela. Depuis son entrée en prison après une traque tortueuse qui s'était soldée par cette nouvelle détention et qui avait détruit de manière irréversible l'honneur de sa famille et brisé le cœur de sa mère, sa ferveur religieuse n'avait cessé de croître. Simplement, il ne savait pas qui c'était. Au cours de sa vie, il avait entendu ce nom et, d'après la description extravagante que lui en avait faite le maton (« un blanc-bec chauve avec une soutane de curé »), il s'était dit qu'on se foutait de lui. Mais il y avait eu cette allusion à Chorrillos, à la maison de ses parents à Matellini, et surtout cette autre, plus mystérieuse, à Ibáñez le fou, un ami d'enfance que le crack avait démolí corps et âme. Depuis combien d'années ne l'avait-il pas vu ? Il ne s'en souvient pas. Il essaie de penser à ce grand maigrichon aux yeux globuleux qui jouait comme défenseur à la caserne, et l'image qui lui vient est celle d'un délinquant hagaré qui marche la nuit sans s'arrêter.

Ibáñez le fou est donc de retour, médite Ricardo Franco, ex-sous-officier de première classe de l'armée péruvienne :

serait-ce possible ? Ressuscité, sevré, revenu vers Dieu ? Le bruit n'avait-il pas couru qu'il était mort ? C'est ce qu'on avait dit plus d'une fois à Matellini et les rumeurs de la rue, Ricardo, sont rarement fausses. S'il pouvait au moins demander confirmation à ses parents. Si seulement quelqu'un venait le voir. Mais personne ne venait. Ni ses parents, ni sa sœur, ni celle qui avait été sa femme pendant cinq ans. Parfois, oui, un de ces tordus de journalistes qui cherchait à le faire parler en lui montrant des vidéos de Fujimori (comme s'il savait quelque chose). Si au moins Sergio était là... Quelle angoisse, quelle peur et quel mépris avait-il ressenti en apprenant le sort qu'ils avaient réservé à l'ami ! Mort comme une merde, défiguré, se vidant de son sang dans la rue comme un vulgaire criminel, c'est comme ça qu'ils les remerciaient, ces rats ? Eux, entre tous, eux qui avaient combattu le terrorisme, cohabité avec la mort jour après jour, risqué leur vie toutes ces années pour cette putain de merde de pays qu'était le Pérou !

Rien, Ricardo, *rien* n'avait de sens.

Sinon, comment interpréter la visite de ce curé qui vient juste de partir ? Un morveux corpulent portant soutane envoyé par un junkie pour te parler de Dieu, comment avaler cette connerie ? Ça puait. Ça ne collait pas. Ils voulaient te niquer, Ricardo, ces gros fils de pute voulaient te baiser et tu ne pouvais plus te fier à personne maintenant. C'est pour ça d'ailleurs que tu ne te fiais à personne. Enfermé dans ta cellule de la prison de San Jorge tu resteras tranquille, à réfléchir, à espérer la même chose que tes camarades de détachement : la pression de l'armée, la réunion à huis clos, le pacte avec le nouveau gouvernement, la loi d'amnistie, le passage de tous les dossiers devant les tribunaux militaires. Il n'y avait pas d'autre issue. À moins que Toledo s'imagine pouvoir gouverner tranquillement avec autant

de militaires emprisonnés ? Foutaises ! Quand est-ce qu'on avait vu ça dans ce pays ! En 1995, il y avait eu la « loi Cantuta », et il en fallait une autre aujourd'hui sinon les gros pontes resteraient en tôle. Est-ce que c'était envisageable ? Hermoza allait-il le permettre ? L'ancien général d'armée se laisserait-il entuber, comme ça, sans rien dire ? Impossible. Avec ou sans Fujimori, Hermoza ne resterait pas prisonnier, mais pour cela il avait besoin que les sous-officiers qui étaient retournés en prison restent calmes. Et même si les sous-officiers ne représentaient rien pour les supérieurs de haut rang comme lui, même si au fond ils les méprisaient, les sous-estimaient et se fichaient bien de leur sort, d'une certaine manière, pensait ingénument Franco, leur immunité, leur réputation, leur famille, leur carrière, leur liberté, aujourd'hui plus que jamais, dépendaient entièrement de leur silence. N'étaient-ce pas eux, dans tous les cas, les sacrifiés ? Et quel délit leur reprochait-on ? Avoir exécuté les ordres, avoir obéi à leurs supérieurs, avoir fait leur maudit boulot pendant que le Pérou tombait en ruine. Ni la politique antiterroriste, ni les opérations spéciales, ni le choix des victimes, ni la dissimulation des cadavres ne relevaient de sa responsabilité. Rien, absolument rien, n'avait été commandité par les dirigeants du groupe Colina, et si un général s'était pointé et t'avait dit que pour la lutte anti-insurrectionnelle il fallait tirer dans la tête d'un homme menotté, cadet, qui t'étais toi putain pour le contredire ?

Ainsi donc, au beau milieu d'élucubrations sans fin qui s'embourbaient à mesure que le temps, constant et sans présage, filait, alors même que de nouveaux membres du détachement sortaient de la clandestinité et que le nombre de détenus pour « homicide volontaire » et « disparition forcée » augmentait et se diversifiait avec l'arrivée de lieutenants et

capitaines et colonels et généraux et ministres, et pendant qu'Alberto Fujimori se déplaçait à son aise au Japon en prétendant être un bouc émissaire politique, lui, Ricardo Franco, Franco le Lippu, ex-sous-officier de l'armée péruvienne, vieillissait isolé, condamné à l'ostracisme comme un paria et convaincu chaque jour un peu plus qu'il mourrait derrière les barreaux comme un rat puant et solitaire.

Sa résignation et son abattement, en tout cas, restaient silencieux. Ricardo avait toujours été un homme austère et taciturne, mais en prison cette rhétorique laconique s'était radicalisée au point de le transformer, aux yeux du reste des prisonniers, en une sorte d'autiste factice et idiot qui cherchait à être libéré en se faisant passer pour fou. Évidemment, ils se trompaient : ce que ses ex-compagnons militaires ne comprenaient pas, c'était que le silence de Franco n'était pas un simulacre de schizophrénie mais la conséquence physique d'une profonde dépression. Ils ne le comprenaient pas, mais ils n'étaient pas non plus disposés à le supporter. Par ignorance mais aussi pour échapper à la vacuité et à la lassitude de sa propre réclusion, ce fut Hernández le Gros qui prit la responsabilité de lui faire peur. S'il brisait le halo de son hermétisme, si l'ex-technicien le sortait des limbes magiques dans lesquels il paraissait suspendu et le ramenait dans l'enfer que partageaient tous les militaires tombés en disgrâce, l'équilibre se rétablirait. C'est qu'en ces circonstances pénibles une chose était *le prévisible* (la violence, le désespoir, la dégradation conjointe, la lente et inexorable animalisation) et une autre, très différente et bien plus dangereuse, *l'imprévisible* (l'introspection, le calme, l'apparente indifférence, l'attente passive).

Qui, enfin, parmi ceux qui connaissaient le bilan délictueux de Ricardo Franco, son registre de cadavres et cette réputation

ampoulée de tortionnaire, pouvait croire à cette sainteté de façade ? Putain, il se prenait pour qui le zambo ? Saint Martin de Porrès ? La confrontation était donc inévitable, il n'y avait pas de retour en arrière possible. Plus qu'à une embuscade, cela ressemblait à une soirée de boxe négociée entre policiers et prisonniers. C'est que tous dans la prison, absolument tous à part le zambo, étaient au courant que ce mardi Hernández le Gros, une brute épaisse que son aisance à tordre le cou des terroristes à Ayacucho avait rendu célèbre, allait lui tomber dessus dans le patio. Les paris, donc, allaient bon train et, contre toute attente – peut-être parce que l'on soupçonne toujours une férocité latente chez un homme concis et insondable comme Franco –, le Gros n'avait pas la meilleure cote.

Inutile d'aller plus loin ni de revenir sur ce qui avait été annoncé. Il suffira de dire que le premier coup que tenta d'assainir lâchement le Gros dans le dos de Franco fut repoussé d'un coup de coude agile et puissant qui lui détruisit la mâchoire, le fit s'écrouler et perdre instantanément connaissance. Ceux qui, après avoir entendu le coup sec de la tête du Gros contre le sol, le donnaient déjà pour mort, ne s'attendaient cependant pas le moins du monde à l'agression sauvage à laquelle se livra le zambo. Au moyen d'une dague artisanale qu'il tenait entre ses doigts et dont personne ne savait d'où ni à quel moment elle était apparue, l'ex-sous-officier perfora la pommette rebondie d'un Hernández déjà inconscient puis, comme s'il épluchait un fruit, d'un geste propre et précis, il lui pela la peau.

Le plus curieux – diraient ensuite les témoins – c'est qu'il ne prononça pas un mot. Ni pendant que, comme un dément, il défigurait le Gros, ni quand arrivèrent les gardes et que tout le monde se jeta à terre. Rien. Cet enfoiré de zambo n'articula pas un seul putain de mot.

Malgré un léger traumatisme et une abondante hémorragie, Hernández le Gros ne mourut pas. Après sa convalescence, il paraissait surtout abattu par la couche de matière et d'humeurs qui s'était formée sur la cicatrice et qui, pensait-il à raison, le faisait passer pour un lépreux. Franco, de son côté, continua religieusement à garder le silence bien qu'après les événements, en plus de cinglé, on le perçût comme un type courageux et redoutable, en particulier chez le commun des délinquants. L'incident avec Hernández et son isolement que la capture des derniers leaders du régime fujimoriste avait amplifié, achevèrent de l'abattre. Il mangeait peu. Il ne dormait pas. Il restait de longues heures à regarder le plafond de sa cellule. Abruti par un tourbillon de pensées et de voix – d'hommes, de femmes, de vieux, d'enfants – qui se mirent à enfler et à se multiplier dans sa tête à tout moment, accablé par les souvenirs, les cauchemars, les fausses hypothèses, sa culpabilité croissante le plongeait surtout dans une profonde tristesse, et la perspective de la mort se présentait à lui comme un soulagement rapide et heureux.

À ce moment précis, alors qu'il n'avait plus rien à perdre, il se rappela du jeune prêtre qui s'était présenté il y a dix mois environ et qui, même s'il n'avait pas voulu le voir, ne cessait de lui rendre visite. Il se souvenait de son nom parce qu'il l'avait lui-même noté à l'arrière des estampes de saints et de prières qu'il lui laissait toujours par l'intermédiaire du gardien. Il en tenait justement une de saint Martin de Porrès. L'image était célèbre. On y voyait le saint métis, un balai à la main, donner à manger à un chien, un chat et une souris dans la même assiette. Sa biographie et une prière assez populaire parmi les fidèles péruviens apparaissaient au verso, et, en bas de page, le nom du prêtre suivi d'un énigmatique message.

SAINT MARTÍN DE PORRÈS (1579 – 1639)

LE SAINT AU BALAI

« Je te soigne, Dieu te guérit »

POUR DEMANDER LES BONNES GRÂCES

Dans ce besoin et cette peine qui m'accable je fais appel à toi, mon protecteur saint Martín de Porrès. Je veux sentir ta puissante intercession. Toi, qui as vécu seulement pour Dieu et pour tes frères, qui as tant été sollicité pour venir au secours des nécessiteux, écoute ceux qui admirent tes vertus. Je m'en remets à ta puissance protectrice pour que, intercédant devant le Dieu de bonté, me soient pardonnés mes péchés et que je sois libéré des maux et des disgrâces. Que ton esprit de charité et de service m'atteigne pour que dans l'amour je te serve, dévoué à mes frères et au service du bien. Père céleste, par les mérites de ton fidèle serviteur saint Martín, aide-moi dans mes problèmes et ne permet pas à mon espoir de rester vain. Nous te le demandons par Jésus-Christ, notre Seigneur. Amen.

– Ricardo, mon enfant : le salut de ton âme ne sera possible qu'en Dieu, notre Seigneur. Jour et nuit je prie pour toi. Ta rédemption est mon épreuve. Tu n'es pas seul. Parle-moi. Je reviendrai.

Marcos, S. J.

Les initiales S. J. à côté de sa signature témoignaient de son obédience jésuite ; donc – présumait Franco – cela devait être

un prêtre cultivé, aimable et ouvert d'esprit. Les premières cartes qu'il avait reçues ne portaient pas les initiales de *Societas Jesu – signature de cet ordre religieux*. Cependant une grande majorité étaient de San Ignacio de Loyola, et puisque la seule chose qu'il avait faite en prison avait été de lire la Bible et la vie des saints, Franco n'eut pas de mal à l'identifier.

Ce soir-là, il prit la décision d'accepter de le rencontrer. Sans trop savoir pourquoi, il ressentait soudainement le besoin pressant de parler, de tout raconter, d'évacuer une bonne fois pour toutes de son corps tout ce qu'il y avait lui-même enfoui. Il se confesserait. Il parlerait avec Dieu. Il lui demanderait pardon. Son instinct de survie, un appel d'air au creux de son torse, lui disait que c'était imprudent, mais cela n'avait plus d'importance. Comment craindre la mort quand rien n'est plus terrible que de continuer à vivre ? À quoi cela servait-il ? Qu'est-ce que ça changeait si le prêtre était un infiltré, un sicaire, un imposteur, un homme qui avait perdu la tête ? Lui n'y perdait rien ; au contraire, puisque ce genre de craintes faisait déjà partie de ses paranoïas quotidiennes, il y gagnait même, et il y gagnait beaucoup.

Le prêtre mit plus longtemps que prévu à revenir. Franco l'attendit pendant deux mois. Deux mois peuplés de jours lents et plus abominables que d'ordinaire. Maigre et les yeux cernés par le manque de sommeil, terré sur un petit matelas sale qui, aux dires des prisonniers, était son lit et serait sa tombe, déconnecté de la réalité comme s'il s'était plongé dans un coma volontaire, le zambo Franco n'était plus là : son corps était encore là, mais ce n'était que l'ombre de lui-même. Cela n'entraînait pas dans ses plans, en revanche, de mourir d'inanition. Il s'était octroyé un délai de trois jours. Si le prêtre ne réapparaissait pas, il se couperait la gorge avec la

lame qu'il cachait sous son matelas et qu'il avait l'habitude d'affûter patiemment pendant ses nuits d'insomnie.

Cela ne fut pas nécessaire. Le prêtre réapparut au deuxième jour. Il arriva juste après midi, au moment où le reste des prisonniers discutaient et jouaient au football dans le patio. « Mon fils, je suis là : merci d'accueillir le Seigneur dans ta maison », dit Marcos d'une voix grave tout en baissant la tête. Plus que ce cérémonial, c'est son apparence rustre qui déplut vraiment au zambo : la figure caverneuse d'un garçon aux lunettes trop petites pour son visage, le crâne rasé et la large cicatrice en dessous de l'œil gauche. Son allure générale semblait si fausse et si grossière qu'elle en devenait cocasse : Marcos avait l'air d'un délinquant mal déguisé en prêtre. Il est vrai que, bien qu'il soit grand et robuste, les traits de son visage étaient, à l'exception de cette balafre striée sur la pommette, si ordinaires qu'il serait passé inaperçu au milieu d'une foule. Il était comme tous ces hommes insignifiants qu'on ne parvient pas à mémoriser car ils nous renvoient automatiquement à l'état le plus primaire du quelconque. C'était une évidence, pensait le zambo, il y avait quelque chose de flou et de confus chez ce personnage, quelque chose d'aussi impalpable que la poussière sale flottant autour de son corps telle une étoile ténébreuse. On aurait dit que ce flou le magnifiait en négatif, qu'il le distinguait d'une manière si désagréable et répulsive que ni son sourire, ni ses manières soignées, ni cette grosse bible sous son aisselle ne parvenaient à dissiper cette impression.

Contre toute attente, la première chose qui vint à l'esprit du zambo fut une moquerie (« typique couillon qui est devenu curé parce qu'il est moche »). Cette spontanéité inespérée lui remonta le moral (depuis quand ne se moquait-il plus de

rien ?) et au passage, par ricochet, lui revint (à l'esprit, au cœur) le rire contagieux de son ami Sergio Gómez.

– Qu'est-ce que t'es toi, curé ou terroriste ? lança-t-il abruptement, sans cacher son hostilité.

– Je suis un serviteur de Dieu, Ricardo. Et, accessoirement, ta dernière chance pour retrouver le chemin de notre Père céleste.

– Je te connais pas..., je sais pas qui t'es, pourquoi t'es venu me voir aussi souvent ?

– Tu as l'habitude de tutoyer les curés ?

– Tu m'as pas répondu, t'es curé ou terroriste ?

– Ricardo, sans ta foi cela ne fonctionnera pas.

Mais qu'est-ce que c'était que ça, une plaisanterie ? Ce morveux imposteur de merde pensait qu'il pouvait l'embobiner ? La farce, grossière, piqua sa curiosité et c'est justement pour ça, parce qu'il était conscient que c'était l'unique chose qu'il sentait encore vivante en lui, qu'il accepta le simulacre.

– D'où tu connais Ibañez le fou ?

– Mon histoire avec Martín est très longue à raconter, Ricardo, même s'il me semble que le temps est à nous ici... Je peux m'asseoir ?

– Fais ce que tu veux.

Par où commencer ? Peut-être par tes questions et tes doutes, mon fils. Il n'était pas révolutionnaire. D'ailleurs, avant même qu'il ne songe à accepter l'appel de Dieu, il avait lui-même été une de leur victime. Les hommes du Sentier lumineux avaient traîné l'un de ses oncles – le frère de sa mère, conseiller municipal de l'un de ces bleds paumés dans les hauteurs de Cerro de Pasco – hors de sa maison, sous les yeux de sa femme et de ses filles, et il avait été retrouvé le lendemain démembré, le torse criblé de balles et la tête à quelques centimètres de

son corps. Il n'avait plus ni langue, ni yeux, ni dents et il portait sur la poitrine une pancarte qui l'accusait d'être un traître. Cette disgrâce l'avait beaucoup marqué, Ricardo. Il gardait un souvenir intense de la souffrance de sa mère ; il se souvenait aussi d'avoir appris dans sa famille que le terrorisme était le pire des ennemis. Mais il était encore enfant lorsque son oncle avait été tué, tout était encore relatif à l'époque ; il ne suffirait que de quelques années pour que les choses deviennent insensées et sauvages. Il avait grandi à Surquillo, dans le Chicago Chico, comme tu le sais, un quartier investi par les délinquants, les prostituées et les vendeurs de drogue. Son adolescence avait été un malheur absolu : en tant que fils, que frère, qu'ami, qu'être humain. Il abandonna le collège à treize ans ; il avait déjà touché à la marijuana et à l'alcool, il fréquentait des membres de gang. En moins de deux mois, il volait dans la rue par simple plaisir de voler, comme si le péché coulait dans son sang et qu'il était fier de l'alimenter. À quinze ans, il prit goût au crack et, son vice aidant, c'est sans aucune hésitation qu'il décida de brader tous les appareils électriques de la maison avant de disparaître. Personne ne l'avait jamais mis dehors mais le peu d'amour-propre qui lui restait et la dépression chronique de sa mère le poussèrent à abandonner le foyer familial. Son addiction le fit maigrir, sa peau s'obscurcit ; comme tout l'argent qu'il obtenait finissait dans la drogue, il devint anémique et, quelques mois plus tard, il perdit un rein. Il n'avait que dix-huit ans mais il ne pouvait déjà plus voler car il n'avait plus la force de rien. La journée, il nettoyait les vitres des voitures sur l'avenue Primavera ou bien mendier au marché aux fleurs ; la nuit, il frappait aux portes des maisons en demandant de l'argent parce que – disait-il en pleurant – sa mère était mourante et qu'il devait lui acheter